

le tutoyait. C'était une joie pour elle. Elle n'avait pas toujours la force de se la refuser.

— Moi, madame Louise, reprenait Eugène, je vous aime beaucoup aussi, oui, beaucoup.

— Voyons, comment m'aimes-tu ? M'aimes-tu autant que Mme la marquise, ta maman ?

La question était au moins imprudente.

— Je ne sais pas, répondit l'enfant ; mais Maximilienne et moi nous vous aimons bien toutes les deux ; vous êtes nos deux mères.

Adorable réponse ! Gabrielle pouvait à peine contenir ses transports. Elle sentait dans son cœur comme une rosée céleste. C'était une joie infinie. Elle reprenait son fils dans ses bras et l'embrassait encore avec délire. Elle riait et pleurait tout à la fois. Mais dans ses larmes et dans son sourire il y avait l'indigible ivresse du bonheur.

En très peu de temps elle était devenue une institutrice modèle. Bien qu'elle fût déjà instruite, elle ne savait peut-être pas assez ; mais, avec les livres qu'elle avait à sa disposition, elle allait pouvoir compléter son instruction afin qu'on ne fût pas obligé plus tard de donner une autre maîtresse à Maximilienne. Du reste, elle avait ses grandes qualités que l'institutrice par vocation ne possède pas toujours : le dévouement, la sollicitude, la douceur et la patience.

Les premières études sont toujours arides et pénibles pour l'enfance. Gabrielle s'y prit de façon à les rendre attrayantes pour Maximilienne. C'est ainsi que le travail ne fut plus une fatigue, mais un plaisir pour l'élève. Aussi fit-elle des progrès rapides. Il est vrai que Maximilienne adorait sa maîtresse et que les heures des leçons étaient toujours attendues et désirées. Elle eût été désolée de causer la moindre peine à sa bonne amie. A sa douceur, elle répondait par la docilité et à sa patience par un redoublement d'attention. Une parole de tendresse ou un baiser sur son front lui aidait à vaincre les plus grosses difficultés. L'institutrice put s'apercevoir souvent qu'une caresse encourageant les efforts de son élève avait plus d'élo-

quence qu'un long raisonnement pédagogique.

Le marquis avait pour Gabrielle beaucoup de déférence. Reconnaissant des soins qu'elle donnait à sa fille, il lui témoignait en toute circonstance une sincère amitié. Il ne la considérait pas seulement comme une institutrice, mais comme un membre de sa famille.

Il se disait :

— Cette jeune femme a en elle je ne sais quoi qui force à l'aimer. Si elle nous quittait, ce serait un véritable deuil. Mes enfants, ma femme, mes serviteurs, tout le monde l'aime.

Si l'affection que sa femme avait pour l'institutrice pouvait lui paraître exagérée, bizarre, il ne songeait pas à s'en étonner.

— Ma chère Mathilde, disait-il souvent à la marquise, je ne saurais trop te féliciter de nous avoir donné Mme Louise. Nous aurions cherché longtemps et peut-être n'aurions-nous point trouvé une personne aussi parfaite. C'est une perle, un véritable trésor que tu as découvert.

— C'est notre fils, c'est Eugène qui a fait cette découverte, répondait la marquise.

Comme nous l'avons dit, Gabrielle s'observait constamment. Devant le marquis, les domestiques et les amis de la maison, elle n'était pas autre chose que l'institutrice de Maximilienne et savait se tenir à une distance respectueuse de la marquise. Rien dans ses paroles et son attitude ne pouvait faire soupçonner le lien étroit qui les unissait.

Mais quand elles étaient ensemble, seules, leurs cœurs s'ouvraient aux plus doux épanchements. Elles parlaient de l'avenir et formaient de beaux projets pour le bonheur des enfants. Entre elles, alors, régnait l'intimité la plus complète. Elles ne se cachaient rien ; elles se disaient leurs pensées les plus intimes. Elles étaient véritablement comme deux sœurs. Elles s'encourageaient, se soutenaient et se consolèrent réciproquement.

La marquise retombait souvent dans ses inquiétudes ; Gabrielle le devinait à sa tristesse, à son abattement, et elle employait toute l'éloquence de son cœur à la rassurer.